

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 38, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

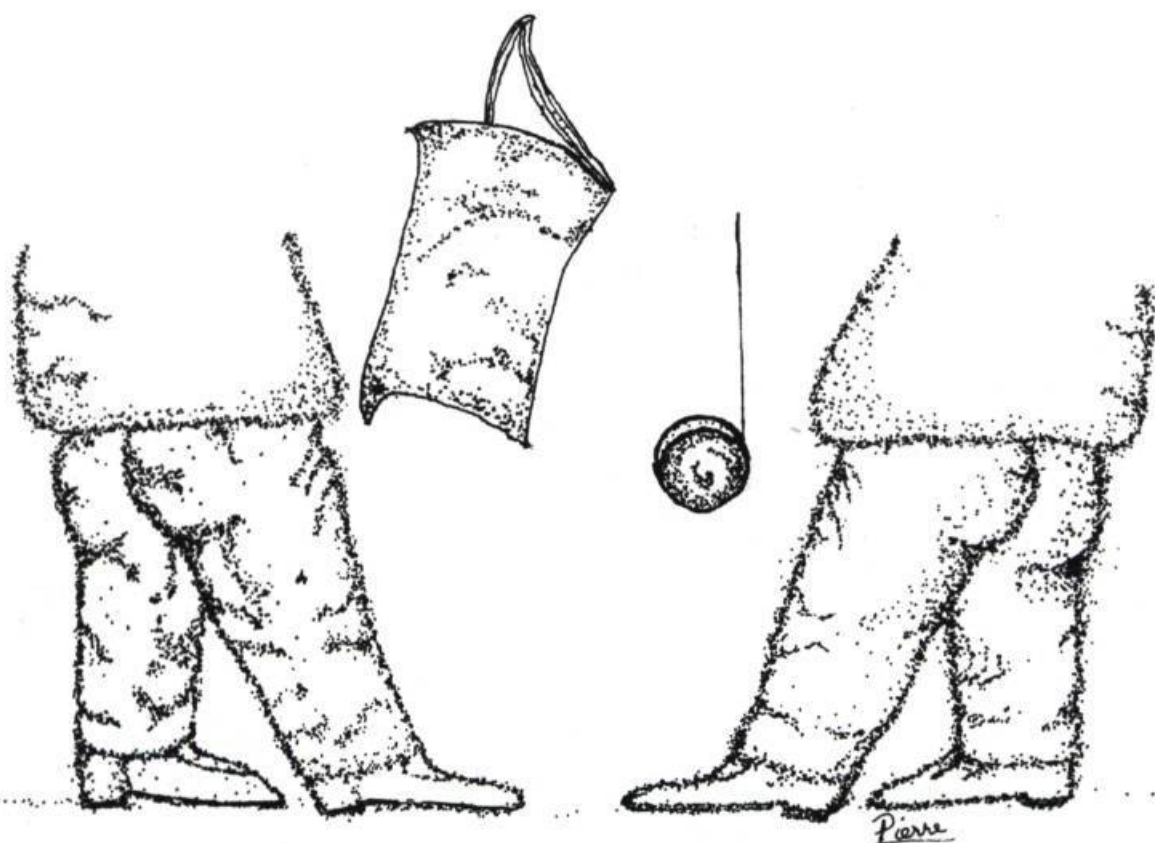
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1985). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (38), 49–51.



Le théâtre qu'on joue

par André Dionne

Théorème 1985

de Daniel Léveillé et Denis Marleau
au Théâtre de Quat'Sous



Ce spectacle danse-théâtre inspiré du film *Teorema* de Pier Paolo Pasolini crée un certain intérêt chez le spectateur à cause de son côté expérimental, mais l'ensemble est tellement épars qu'on se demande vraiment quelles étaient les véritables intentions des concepteurs. D'abord le texte de Denis Marleau pourrait facilement être enlevé de la représentation. Ces propos sont si insipides, si mal formulés qu'on se demande jusqu'à quel niveau Paul Chamberland a pu participer à ce prêchi-prêcha.

Cette arrivée d'un inconnu dans une famille bourgeoise bouleverse les conventions, les habitudes et les passions de chacun. Tous — la bonne, le fils, la mère, le père et la fille — ont des relations sexuelles avec ce visiteur intrigant. Ils en deviennent transformés et inquiets. Ils restent seuls face à leur destin et ces fascinants possibles qui exigent trop souvent l'exclusivité. Ils semblent sortis des vertus silencieuses du conformisme.

La suite relève de l'audace de chacun et du consentement qu'ils sont prêts à donner à l'inconnu.

Domage que ce *Théorème 85* ne réussisse pas à susciter toutes ces interrogations que le film nous suggérait. La pièce en est réduite, dans sa conception, au cliché du «qui veut trop embrasser mal étroit». La mise en scène de Léveillé et Marleau n'arrive pas à intégrer danse et théâtre. Les comédiens et les danseurs ne se fondent pas dans cette vinaigrette verbale et passionnelle qu'on a voulu créer. Les danseurs sont danseurs, les comédiens sont comédiens et tout ce qu'ils tentent de faire en dehors de leur domaine respectif relèvent des bonnes intentions et de la gaucherie qui n'ont aucun rapport avec l'intensité et les pulsions de Pasolini.

Duo pour voix obstinées

de Maryse Pelletier
au Théâtre d'Aujourd'hui

Avec cette pièce, nous nous retrouvons au coeur des problèmes de couple qui nous amènent le plus souvent à analyser la relation dominant-dominé. Lui est journaliste pour la télévision. Elle est danseuse zélée en attente de gloire. Ils se rencontrent, s'unissent. Et voilà que la corrida des sentiments commence. Il ne considère que la grandeur de son métier et les arguments cérébraux de son entendement. Elle est compréhensive, amoureuse et voudrait s'épanouir sans nuire à son petit narcissisme. Mais les sentiments ne s'amalgament pas comme ils le voudraient. Il stagne et plafonne professionnellement depuis longtemps et elle connaît sans plaisir le succès tant désiré.

L'auteure a très bien su choisir son sujet qu'on retrouve à des milliers d'exemplaires dans le milieu intellectuel et ailleurs, mais son point de vue me semble s'écarter des véritables motifs qui sous-tendent son sujet. Derrière cette représentation de la fausseté des sentiments institutionnalisés, il y a cette peur de faire face à la tendresse ordinaire et de ne pas recommencer le même (soi-même) dans la différence de l'âge et de l'expérience. Même ces pseudo-intellectuels n'osent pas se demander ce qui les rend dominants ou dominés, (imaginer les autres).

François Barbeau crée une mise en scène sobre qui démasque très bien cette apparente sincérité des comportements, mais il ne peut pas dépasser le texte qui se contente des apparences et de l'observation d'un milieu factice. (Ils ne se pensent pas bourgeois, mais on les considère comme — et cette pièce nous le démontre naïvement.)

Les paradis n'existent plus... Jeanne d'Arc

d'Alice Ronfard
à la salle Fred-Barry

Devant l'inquisition qui s'attaque maintenant à nos rêves, une actrice entreprend en compagnie de sept femmes et un homme une sorte de descente aux enfers. Elle rêve de jouer Jeanne d'Arc et sa rencontre avec cette dernière devient prétexte à la mise à jour de ses fantasmes et des archétypes qui la hantent. Ces différents personnages symbolisent autant de forces ou d'institutions nous aliénant ou nous influençant. Devant ces vendeurs de valeurs de tout acabit, il ne reste que la fuite. Il faut se créer un espace avec une durée. Sortir l'action de l'histoire. Entrer dans le feu qui nous entoure et nous habite.

À partir d'une dialectique de surface, Alice Ronfard sonde les profondeurs émiétées des rêves. Elle sait arrondir son verbe pour nous sensibiliser à son langage, mais toute l'action n'arrive pas à se tendre et se nouer pour embarquer le spectateur dans cette galère. Il reste froid, en deçà de cette quête de feu. C'est trop cérébral et démonstratif. On est sollicité, mais non conquis.

L'aspect le plus intéressant de cette représentation se retrouve dans la mise en scène de Claude Poissant. Il a su esquisser des mouvements qui suggèrent cette fuite hors l'espace rétréci des consciences programmées. La musique de François Camirand explore bien cet appel vers l'inconnu. Les décors et costumes de Danielle Lévesque, mélangeant subtilement le noir, le rouge et le métallique, nous plongent au coeur des passions dévorantes qui attendent leur libération.

Le rail

de Gilles Maheu
à l'Espace libre

Ce spectacle de Carbonne 14 né d'un «work in progress» dirigé par Gilles Maheu reste trop abstrait. D'abord conçus pour étonner le spectateur, toutes ces images et ces jeux n'arrivent pas à créer des intensités sollicitatrices. Au lieu de tracer des lignes de fuites, *Le Rail* ressasse plutôt les cendres de la psychanalyse et du symbole. (Et il n'y a que hors des parallèles que l'on peut vraiment trouver de nouvelles directions.) Dans un espace rempli de terre et traversé par une voie ferrée, les spectateurs alignés contre les murs assistent à du cinéma qui ne se tourne pas. C'est l'attente. C'est le piège. Il n'y a pas d'issue possible. C'est le cirque de la bête en cage. Dans une atmosphère de veillée d'armes, la violence est associée à la guerre et à l'érotisme. En bref, ce pourrait être une merveilleuse démonstration de la psychanalyse qui se mord la queue en pataugeant dans son ca(s)ca(s).

Prétextant s'inspirer de deux textes (*L'hôtel blanc* de D.M. Thomas et *In the Belly of the Beast* de Jack Henry Abbott), le spectacle nous rappelle plutôt des images déjà vues dans l'underground de l'off Broadway où le jeu reste toujours dans l'en deçà du vécu de rue. L'absence du discours linéaire ne réussit pas à évacuer les symboles dont raffolent toutes les vestales de l'esthétisme. C'est «in», c'est «up to date», mais c'est encore très loin du «hors de» et de l'«out the track». Pour que les mots s'évadent, il faut d'abord les vider de leur sens, les rendre asignifiants. En somme, si vous embarquez dans *Le Rail*, c'est le plus sûr indice que vous êtes et resterez dans la bonne voie.



**Hélène Mercier et Paul Savoie
dans *Duo pour deux voix*
de Maryse Pelletier
au Théâtre d'Aujourd'hui**

Photo: Daniel Kieffer



**Daniel Léveillé dans le rôle
du Visiteur dans *Théorème 85*
de Daniel Léveillé et Denis Marleau
au Théâtre de Quat'Sous**

Photo: Robert Laliberté



**Michel Laperrière et Sylvie Gosselin
dans *Les Paradis n'existent plus* Jeanne d'Arc
d'Alice Ronfard
à la Salle Fred-Barry**

Photo: Christian Girard